REVUE PRESSE

YAACOBI ET LEIDENTAL
de Hanokh Levin

Mise en scène Alain Batis

CREATION 2008

CONTACT DIFFUSION
Emmanuelle Dandrel
06 62 16 98 27 /e.dandrel@aliceadsl.fr

Par Jacky Viallon

Yaacobi et Leidental de Hanokh Levin

Restons éveillés

Salle Georges Brassens, Villiers sur Marne, les 27 et 29 mars 08

Peinture de Jean-Bernard Scotto

Un jour Leidental, ami de longue date de Yaacobi, veut rompre une fréquentation devenue trop astreignante par sa régularité. Il se rend donc à son domicile pour y jouer la répétitive partie de dominos et annonce à Leidental qu'il ne veut plus de contrainte, désire vivre libre et qu'en conséquence il ne viendra plus lui rendre visite. Sachant que vivre pour lui c'est être occupé et disponible pour différentes rencontres. Bref s'activer pour échapper à la mort idée qui apparaît de manière récurrente dans l'oeuvre de Hanokh Levin.

Mais l'auteur tentera de nous démontrer, notamment dans cette pièce, qu'il est difficile dans son propre combat existentiel de sortir de la piste. On pense ainsi sur le plan formel à une sorte de ritournelle, de manège étourdissant qui vous happe également par le fond pour vous renvoyer un peu plus tard plus qu'averti sur la vie. Bien sûr toute cette dynamique, cette vélocité ambiante est le fruit de la plantureuse apparition de Mademoiselle Ruth Chahach qui va dévier, conduire et détourner parcours et intentions des deux compères dont la vision est troublée par une sorte d'euphorie hystérique leur permettant de supporter l'outrecuidance du présent. Cette pièce datant de 1972 fait penser à une sorte de carrousel, de manège étourdissant qui va troubler la vision du réel par une sorte d'euphorie commune aux trois personnages. Ils sont bien « euphoriques » au sens étymologique du mot ; ils trouvent la force de supporter les ennuis quotidiens par une attitude « hystérique » par rapport au monde. Il y a également, au-delà d'une agréable comédie, une confrontation des individus face à leur abîme. De fait pour échapper à la triste réalité il ne reste plus qu'à se jeter corps et âme dans une sorte d'engrenage où cette irrémédiable fatalité les rassure quelque part et leur permet de traverser la vie sans trop y laisser de plumes.

Pour la transposition sur scène et rendre apparentes toutes ces subtilités les trois comédiens usent d'une étonnante dextérité. À savoir que les personnages s'évadent dans une apparente euphorie et qu'ils nous font comprendre que la longueur de laisse n'est pas encore au taquet. Le spectateur, alors en attente de ce dépassement reste dans le doute et le déséquilibre…Alain Batis, le metteur en scène a très bien compris cette nécessité de laisser aussi le comédien sur le fil du rasoir. Ainsi, malgré la légèreté ambiante du plateau, la direction d'acteur est probablement sous haute surveillance !

Cette ambiance est magnifiquement servie par les trois comédiens : Raphaël Almosni, Jean-Yves Duparc et Emmanuelle Rozès qui non seulement savent jouer de toutes ces finesses mais qui sont aussi capables d'abonder volontairement dans un burlesque excessif à l'aspect chaotique et syncopé qui n'est pas sans nous rappeler ses petits fascicules que l'on animait en faisant défiler très rapidement les pages du gras du pouce. Chaque tableau est ponctué par des chansons portées par nos mêmes acteurs qui font des prouesses. Et ne parlons pas non plus de la discrète mais ô combien présente participation des trois musiciens qui accompagnent les acteurs-chanteurs dans cette aventure de plateau : Louise Chirinian, violoncelliste. Alain Karpati, clarinettiste, Marc-Henri Lamande, pianiste. Comme on l'a esquissé quelques lignes plus haut : on doit bien sûr cette belle orchestration d'ensemble à Alain Batis qui n'en n'ait pas à sa première « délinquance scénique » et qui a su tirer parti et utiliser le potentiel criminellement comique et compétent de cette sympathique équipe. Bien sûr pour retomber sur nos pattes et donner l'impression de se soumettre à une réflexion sérieuse on pourrait se cacher derrière une citation de Hanokh Levin « Vais-je me leurrer encore longtemps, faire semblant de dormir et me raconter que je rêve que je suis éveillé. Assumons la réalité : Je suis éveillé ! »

Oui, nous aussi, nous sommes bien éveillés et sans vouloir dénoncer un secret de « polochon » on peut dire que notre théâtre n'est pas encore prêt de s'endormir !

« *Yaacobi et Leidental* » de Hanokh Levin Salle Georges Brassens 94350 Villiers sur Marne 94350 le 27 mars 14 h 30 et le 29 mars à 20 h 30 par la compagnie La Mandarine Blanche (Alain Batis) Rens.01 48 32 47 06 la.mandarineblanche@free.fr

Le vendredi 21 mars 2008

LA VOIX DU NORD
mercredi 2 avril 2008
4201.

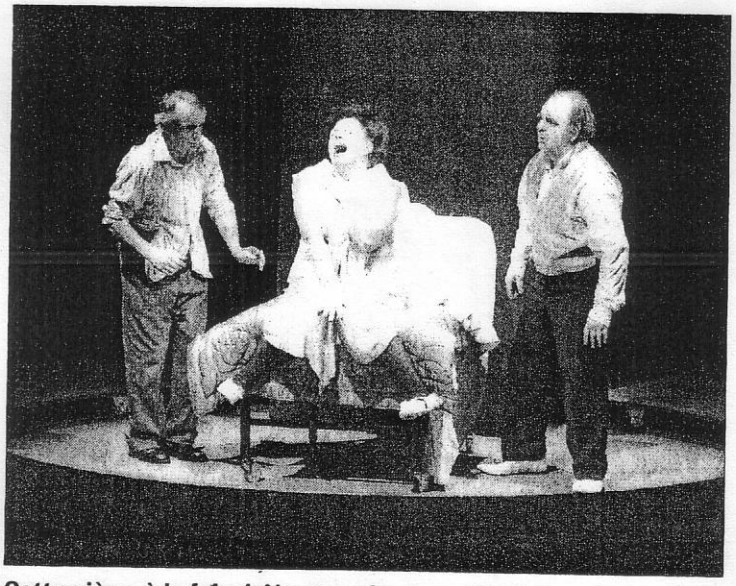
CABARET

« Yaacobi et Leidental », une comédie métaphysique, vendredi aux Pipots

En résidence à Boulogne, la Cie La Madarine Blanche, dont les Boulonnais ont déjà pu plusieurs fois apprécier la finesse du travail, présente vendredi « Yaacobi et Leidental ». Un spectacle de cabaret métaphysique mariant drôlerie et profondeur.

Coproduite par Boulogne-sur-Mer, Villiers-sur-Marne et Aulnay-sous-Bois, la nouvelle création de la Mandarine Blanche promet d'offrir un grand moment de spectacle. Cette fois-ci, son metteur en scène est en effet tombé sous le charme de *Yaacobi et Leidental*, d'Hanokh Levin (1943-1999), écrivain contemporain israëlien auteur de très nombreuse pièces de théâtre, poèmes et sketches. « *Il est aujourd'hui reconnu comme un auteur majeur*, explique Alain Batis. *Il pose un regard aigu et plein de tendresse sur la condition humaine et possède un vrai génie de l'écriture.* » Les choses graves et profondes sont abordées avec humour et légèreté, à l'instar d'un Tchekhov, Beckett ou même Woody Allen.

« Yaacobi et Leidental *est une comédie jubilatoire qui possède une vrai force populaire* », poursuit le metteur en scène. Dans cette pièce, Yaacobi décide de rompre avec son meilleur ami pour se lancer à corps perdu dans la quête du bonheur. Il se marie avec une femme qu'il croit aimer. Hélas, les choses ne sont pas si simples... « *Sur scène, les personnages disent tout haut ce qu'ils pensent tout bas... y compris les mensonges. C'est beau et on peut tous se reconnaître à travers eux* », souligne Alain Batis. Le spectacle, « *extrêmement musical* », est rythmé par douze chansons. Sur scène, trois comédiens côtoient un pianiste, une violoncelle et un clarinettiste, qui jouent une musique kletzmer aux parfums tziganes. Il paraît que « *ça dépote, ça chante, ça pulse* ». Bref, que c'est fort. ■ **E. DUPEUX**



Cette pièce, à la fois drôle et profonde, rythmée par douze chansons, parle de la quête désespérée du bonheur. PH. E. FRIDLENDER

► Vendredi 4 avril, à 21 h, salle des Pipots, rue des Pipots, Boulogne. Tarifs : 8 € (plein), 6 € (réduit). Tél. 03 21 87 37 15.

► Comédiens : Raphaël Almosni, Jean-Yves Duparc, Emmanuelle Rozès. Musiciens : Marc-Henri Lamande, Louise Chirinian et Alain Karpati.

La Semaine des Artistes

La Mandarine blanche aux Pipots

En quête du bonheur

Itamar Yaacobi, David Leidental et Ruth Chahach ont la quarantaine tous les trois. Un jour, Itamar Yaacobi décide de quitter son ami de toujours, David Leitendal, pour partir en quête du bonheur, à n'importe quel prix. Il rencontre alors Ruth Chachach, qui n'aspire qu'à une chose : la musique. Voici l'histoire de la pièce Yaacobi et Leidental de l'auteur israélien Hanokh Levin, qui a séduit Alain Batis, metteur en scène de La Mandarine blanche. « Il a un regard visionnaire sur le monde, un regard aigu sur l'homme. Dans ses pièces, il dépeint des gens en quête de bonheur et qui font des efforts démesurés pour y arriver et qui ont un résultat loin d'être à la hauteur de ces efforts. Ce qui m'a touché c'est toute l'universalité de son écriture. La pièce se passe dans un quartier israélien, mais elle pourrait être n'importe où. Hanokh Levin dépeint la solitude humaine, les hommes de la vie à la mort ». Dans la peau des trois personnages, on retrouve Raphaël Almosni, Jean-Yves Duparc, Emmanuelle Rozes, « trois acteurs engagés spécialement pour la pièce, capables de porter ces personnages. Pour les accompagner, trois musiciens : la violoncelliste Louise Chirinian, le clarinettiste Alain Karpati et Marc-henri Lamande au piano. Des musiciens qui travaillent depuis plusieurs années avec Alain Batis. Je travaille avec la même équipe de création, c'est une famille ». La pièce se compose de trente tableaux et de 12 chansons. Côté scénique, Alain Batis a intégré « un manège qui tourne pour raconter la permanence des personnages à la recherche du bonheur. »

Boulogne est une ville chère au cœur du metteur en scène. « Depuis 2002, nous sommes présents en résidence et il s'opère un véritable travail avec le public, notamment avec les collèges et lycées. Il y a un rapport de travail sur une population. Le travail artistique n'a pas de sens s'il est coupé du public. Il faut un lien entre la création et la sensibilisation du public. La pièce a une dimension du théâtre populaire, qui rassemble tous les publics. Il y a une profondeur de l'écriture et c'est jubilatoire. Ça fait plaisir et c'est assez cocasse ! »

Aurélie PEOCH

■ Yaacobi et Leidantal, par la compagnie de la Mandarine blanche, vendredi 4 avril, aux Pipots à 21H. Tarif plein : 8 euros ; réduit : 6 euros. Réservation : 03.21.87.37.15 ou sur www.ville-boulogne-sur-mer.fr

L'histoire de Yacobi, sa quête du bonheur, pourrait se dérouler partout.

Édition de BOULOGNE

LA VOIX DU NORD

Jeudi 10 avril 2008

« Yaacobi et Leidental », dernière création de La Mandarine Blanche

Le dernier spectacle, plutôt burlesque, de la compagnie dirigée par Alain Batis lorgne vers le cabaret. Changement de style…

Deux hommes, une femme : les ingrédients du vaudeville sont là. Pourtant, la pièce « Yaacobi et Leidental » d'Hanokh Levin va plus loin, dans l'extrême du rire.

Vendredi dernier salle des Pipots, la compagnie théâtrale La Mandarine Blanche, dirigée par Alain Batis, a donné sa dernière création, coproduite par la ville de Boulogne-sur-Mer : « Yaacobi et Leidental ». Derrière ces deux noms se cachent deux hommes, apparemment amis, en tout cas isolés dans le même ennui de la vie. Pour sortir de ces jours qui se succèdent et se ressemblent, Yaacobi se sent soudain important. Il rencontre une femme et se sent fait pour le bonheur. Yaacobi se marie ; Leidental s'offre en cadeau de mariage - et tout dérape. S'ensuit une cavalcade d'affrontements. La « *femme despote, femme sublime* » admirée par Leidental se révèle, selon les propres mots de celle-ci, être « *une salope*». Enjeux de pouvoir et successions d'humiliations laissent s'installer la lassitude. L'amour disparaît, confondu jusqu'alors avec un désir qui ne peut durer. Le trio s'autodétruit. La mise en scène d'Alain Batis souligne l'outrance de ces personnages typés par une forme cabaret, extrêmement accélérée. Les trente tableaux sont enlevés par douze chansons aux accents klezmer, ambigus de délire et de profondeur. Le compositeur, Cyriaque Bellot, a donné là une partition toute en phase avec l'excès mais jamais caricaturale ni attendue.

Une fuite en avant

Sur scène, Louise Chirinian (violoncelle), Alain Karpati (clarinette) et Marc-Henri Lamande (piano) donnent corps à cette respiration indispensable. Tandis que, dans un abandon talentueux, Emmanuelle Rozès (Ruth Chahach), Jean-Yves Duparc (Itamar Yaacobi) et Raphaël Almosni (David Leidental) donnent une sorte d'efficacité redoutable à cette fuite en avant, donnant presque à croire que la folie lapidaire se suffit à elle-même. Yaacobi, qui pense qu'il suffit de se marier pour aimer sa femme ; Leidental, qui se gargarise d'excuses et n'en peut plus de se dénigrer ; et Ruth, qui croit tenir les hommes parce qu'elle est une femme font tous, finalement, le même constat : ils sont passés à côté de tout.

Pierric Maelstaf

LA TERRASSE

CRITIQUE / le 06/10/08

Crédit photo : Estelle Fridlender

Yaacobi et Leidental

Un cabaret métaphysique drôle et désespéré à la fois, où un excellent trio d'acteurs exacerbe une quête du bonheur aussi grotesque que véridique.

Présentée dans le cadre du Festival ***Un automne à tisser*** au Théâtre de l'Epée de bois, la pièce d'Hanokh Levin mise en scène par Alain Batis révèle toute la profondeur métaphysique du texte en conjuguant à merveille un comique manifeste et une douleur existentielle poignante. L'équilibre n'était pas facile à inventer, mais le trio d'acteurs - formidables Raphaël Almosni, Jean-Yves Duparc et Emmanuelle Rozès - parvient à trouver le ton juste dans cette comédie humaine délirante où les sentiments demeurent étonnamment vrais. Pas de parodie ici, pas d'affadissement vaudevillesque non plus, derrière chaque éclat de rire, derrière chaque scène, derrière chaque chanson qui la couronne (douze en tout), la tristesse, l'expérience du vide et l'universalité de ces « frères humains » demeurent vivaces. Que faire pour donner un sens à sa vie ? Comment rencontrer celui ou celle qui peut-être vous y aidera ? Le grand auteur israélien Hanokh Levin, dont c'est sans doute l'une des meilleures comédies, n'apporte certes pas de réponses, mais dans un style concis, affûté et caustique souligne au contraire la complexité de la chose, donnant vie à des êtres lancés avec une énergie débordante dans la quête du bonheur mais entravés par les multiples difficultés qui caractérisent la condition humaine, minés par les illusions qui cessent de bercer, les humiliations qui dégradent, les désirs qui s'étiolent, les rêves qui déçoivent, le désoeuvrement qui étire le temps.
Les promesses de félicité s'enlisent.

C'est drôle et désespéré en même temps, comme si l'ami Beckett s'aventurait dans des contrées festives, à la gaieté presque foraine, comme si les personnages, Itamar, David et Ruth, cousins de Willie, Hamm, Vladimir ou Estragon, ici extirpés de leur immobilisme, décidaient de foncer, de se démener comme de beaux diables pour construire quelque chose. Itamar Yaacobi décide de rompre avec son meilleur ami David Leidental, il veut vivre pour lui seul et « le ratatiner ». Il rencontre Ruth Chahach, elle a un « gros popotin » et de « gros seins », des atouts merveilleux pour le séduire. Il l'épouse, et Leidental s'offre lui-même en cadeau de mariage. Une situation extravagante à la limite de l'absurde, où les promesses de félicité s'enlisent dans la torpeur d'un morne quotidien, où l'hystérie des uns ou des autres, éminemment théâtrale, dévoile un mal être angoissant et drôle. La scénographie minimale, où quelques accessoires soulignent le grotesque voire le burlesque, évoque un manège... qui tourne en rond. Essentielle, la musique endiablée aux discrets parfums Klezmer, jouée aussi par un trio - piano, violoncelle et clarinette -, suit avec humour et délectation les protagonistes. Partagés entre une âpre lucidité et une tendresse irréductible, l'auteur comme le metteur en scène savent faire rire et émouvoir, et au passage les acteurs décochent quelques répliques fulgurantes et de haute tenue philosophique... Bravo !

Agnès Santi

Yaacobi et Leidental **d'Hanokh Levin, mise en scène Alain Batis jusqu'au 29 octobre au Théâtre de l'Epée de Bois. Rens : 0148083974 /www.epeedebois.com. Le 11 novembre à 21H à l'Espace Jacques Prévert d'Aulnay-sous-Bois.**
Rés. : 0148664990.

l'Humanité

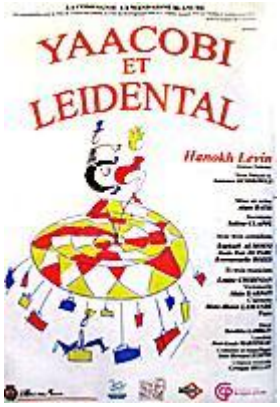
Lundi 13 octobre 2008

Alain Batis présente sa réalisation de Yaacobi et Leidental, du grand auteur israélien Hanokh Levin

Le plaisir est constant, on rit même aux éclats avec une joie sans partage, celle que procure la farce populaire idéalement maîtrisée jusque dans le côté mains aux fesses et le couplet licencieux vachement bien enlevé par trois comédiens-chanteurs (Emmanuelle Rozès, Raphaël Almosni, Jean-Yves Duparc) soutenus à merveille par trois musiciens (Louise Chirinian au violoncelle, Alain Karpati à la clarinette et, au piano, Marc-Henri Lamande qui prêtent à la partition (création musicale de Cyriaque Bellot) la dégaine klezmer aux stridences ironiques qui s'impose. Sur le mode du cabaret, cette histoire de ménage à trois pimentée d'humour juif s'avère à la fin plus profonde qu'il n y paraît. CQFD.

Jean-Pierre Léonardini

YAACOBI ET LEIDENTAL
Théâtre de l'Epée de Bois *(Vincennes) octobre 2008*



Comédie de Hanokh Levin, mise en scène de Alain Batis, avec Raphaël Almosni, Jean-Yves Duparc, Emmanuelle Rozès, et Marc-Henri Lamande (piano), Alain Karpati (clarinette) et Louise Chirinian (violoncelle).

Dans "***Yaacobi et Leidental***", ils sont trois. Le trio fameux. Mais **Hanokh Levin** en concocte une variation inattendue. Les deux amis, Itamar Yaacobi et David Leidental coulaient les jours heureux et paisibles d'une vie vide et végétative rythmée par de longues soirées à siroter du thé en jouant aux dominos.
Jusqu'au jour ou Yaacobi, sujet à une soudaine illumination, est saisi par un besoin irrépressible de connaître la vraie vie, et le bonheur, ce miroir aux alouettes inventé par Dieu pour distraire ses créatures de l'effroi de la mort inéluctable. Et son destin va prendre le visage de "beaux seins et gros popotin", la plantureuse Ruth Chahach qui aspire à se caser. Et Leidental ? Et bien il s'offre en cadeau de mariage.

Mais pour Hanokh Levin, la vie, et a fortiori le mariage, est une laborieuse entreprise et les différents épisodes de cette union composent une fresque tragi-comique exemplaire de la condition humaine qui se décline, en l'espèce, en scènes bouffonnes et en chansons délirantes qui sont autant de piètres et illusoires cautères sur une issue désespérée.

Car les personnages de Hanokh Levin sont des humains à la fois terriblement ordinaires, par la petitesse de leur vie et de leurs moyens par rapport à leurs ambitions, et singulièrement extraordinaires en ce qu'ils réussissent la simultanéité de vivre et de se rendre compte de la vacuité de ce qui leur arrive, ce qui les mène inéluctablement au désespoir.

Cette pièce s'inscrit totalement dans le registre du questionnement métaphysique fondamental de l'homme, celui du sens de la vie, que **Alain Batis** explore, spectacle après spectacle même si dans ses précédentes créations, "***Neige***", "***Les quatre morts de Marie***", "***L'assassin sans scrupules***" et, tout récemment, "***Face de cuillère***", il avait affaire à une écriture et un répertoire bien différents.

Déjà accoutumé au verbe caustique et cependant profondément humain de Hanokh Levin, il propose un véritable spectacle de théâtre populaire qui allie le mime, le guignol, la comédie, le vaudeville et le burlesque sans pour autant gommer le fond du propos.

Dans un décor qui évoque un manège forain, la grande farce de la vie se déroule sur un rythme trépidant, scandé par des intermèdes chantés sur une étonnante partition musicale, qui, à l'instar des paroles écrites par Levin, mêle le pathétique au festif.
Composée par le très inspiré Cyriaque Bellot et interprétée en direct par **Louise Chirinian** au violoncelle, **Marc-Henri Lamande** au piano et **Alain Karpati** à la clarinette, elle offre un bel écrin aux comédiens-chanteurs. Des comédiens-chanteurs qui sont épatants et réussissent une bien belle prestation.

Raphaël Almosni, excellent Leidental, **Jean-Yves Duparc**, savoureux Yaacobi, et **Emmanuelle Rozès** plantureuse Ruth, jouent avec beaucoup d'intelligence, et de mesure dans la démesure, les pantins frénétiques qui veulent absolument faire trois petits tours avant de disparaître.

MP **www.froggydelight.com**

FRANCE INTER

par **Laure Adler**
le samedi de 18h10 à 19h

studio théâtre

samedi 25 octobre 2008

Les coups de cœur de Mr Guy

"YAACOOBI et LEIDENTAL"
de **Hanokh Levin**
Traduction de Laurence Sendrowicz aux Editions Théâtrales

Mise en scène d'***Alain Batis***

avec
Raphaël Almosni, Jean-Yves Duparc, Emmanuelle Rozès, Louise Chirinian, Alain Karpati et Marc-Henri Lamande

au ***Théâtre de l'Epée de Bois / Cartoucherie de Vincennes jusqu'au 29 octobre***

Deux mises en scène d'Hanokh Levin nous sont proposées en ce moment à Paris, et c'est tant mieux. J'étais dominé par une sensation étrange à la fin de la représentation de "Yaacobi et Leidental", comme si cette expérience avait décuplé en moi une capacité à entendre tous les bruits du monde. Le théâtre d'Hanokh Levin est d'une grande densité et demande beaucoup d'énergie et de savoir faire de la part du metteur en scène et des comédiens. Et là, toutes les conditions sont vraiment réunies. Alain Batis à la mise en scène et les trois comédiens: Raphaël Almosni, Jean-Yves Duparc et Emmanuelle Rozès, accompagnés par la musique de Louise Chirinian, Alain Karpati et Marc-Henri Lamande, nous font entendre toute la poésie d'Hanokh Levin.
Sur le plateau, entre cirque, théâtre et cabaret, la mise en scène d'Alain Batis nous entraîne dans un tourbillon d'émotions.

Yaacobi décrète un beau soir à son ami Leidental qu'ils ne sont pas "de la même espèce" et qu'il est temps pour lui de partir à la conquête de la vie. Finis le thé et les parties de dominos sur le balcon. Il décide d'être heureux et, en toute amitié, abandonne le malheur à Leidental.
Yaacobi rencontre Ruth et son "gros popotin qui l'emmène vers le bas" alors qu'elle a "des idées si hautes", dit-elle. Leidental s'incruste, il veut sa part de bonheur !

A partir d'un cadre relativement simple, Hanokh Levin va tisser un théâtre d'une efficacité redoutable où l'on rit devant les grimaçantes postures de ses personnages s'enfonçant malgré eux dans les sables mouvants de la banalité et de la répétition, la tête désespérément tendue vers leurs rêves. Dans le même temps on ressent la déchirure et la souffrance qu'engendre une telle position.
Ces personnages se pensent maîtres de leurs destins, faute de ne pas soupçonner un instant qu'ils puissent être maîtrisés et encore moins, par quoi ou par qui. C'est dans cet écart, cette faille, que fouille inlassablement le théâtre d'Hanokh Levin, entre chatouillement et souffrance.

Guy Flattot

LE QUOTIDIEN DU SPECTACLE VIVANT EN EUROPE DEPUIS 2003
RUE DU THÉÂTRE.EU

Yaacobi et Leidental

Pour être heureux comme les autres

Publié le 2 octobre 2009

Dans cette fable loufoque, l'auteur israélien Hanokh Levin, dresse le portrait haut en couleurs de trois personnages attachants qui veulent croire que le bonheur est au bout du chemin. Trente deux tableaux ponctués de chansons, nous entraînent dans un monde fantasque au comique amer.

Tout commence donc le jour où Itamar Yaacobi, pris d'un éclair de lucidité, se dit qu'il est temps de vivre enfin. Cela signifie pour lui délaisser son cher ami David Leidental, avec qui il passe ses soirées à jouer aux dominos en buvant du thé. Le voilà soudain persuadé que le seul remède à sa fade existence est de partir en quête du bonheur.

Son fantasme du bonheur - c'est bien là tout le propos de la pièce car on verra notre personnage déchanter peu à peu - se matérialise sous les traits de Ruth Chahach, une femme pianiste qui l'attire dans ses filets grâce à ses formes voluptueuses. Notre homme se persuade alors que faute d'avoir eu le coup de foudre, il peut bien

apprendre à l'aimer afin de goûter à la félicité ! Cerise sur le gâteau, le jour de son mariage, son vieil ami, bien décidé à ne pas finir seul sa vie, s'offre lui-même en cadeau de mariage et devient le larbin du couple.

Bonheur factice

Passés les premiers temps de ravissement, Yaacobi découvre le vrai visage de sa nouvelle épouse. Cette dernière n'a rien d'une mélomane et elle l'a séduit, comme elle en a séduit d'autres avant, par seul appât du gain. Bonheur factice n'est pas durable, Yaacobi réalise alors qu'il retournerait bien jouer aux dominos. Il n'était finalement pas si malheureux alors !

L'auteur Hanokh Levin nous offre un texte imagé d'une drôlerie acerbe, parfois cru mais toujours teinté d'une grande tendresse envers ses personnages. Les répliques fusent, dépeignant avec finesse ces êtres déboussolés, en attente d'un avenir plus radieux et perdus devant la multiplicité des choix qui s'offrent à eux.

La mise en scène donne au spectacle un petit air de cirque avec ce plateau qui tourne et un jeu de lumières réussi. Effet accentué encore par les costumes, le maquillage et par les trois musiciens qui ponctuent le spectacle d'accords endiablés.

Quant aux trois comédiens chanteurs ils excellent chacun dans leur partie, en particulier Raphaël Almosni qui nous régale de tirades dans le plus pur style de Woody Allen. Finalement, à chacun sa définition du bonheur.

Anne CLAUSSE

Yaacobi et Leidental

Allégorie des hommes perdus

Le Festival « Un automne à tisser », au Théâtre de l'Epée de Bois, regroupe cette année treize compagnies. La vocation de cette fédération : « interroger le monde et les hommes ». La Compagnie La Mandarine Blanche présente, dans ce contexte, sa mise en scène de la comédie d'Hanokh Levin, dont les protagonistes partent à la recherche du bonheur éternel.

Une amitié de longue date qui en un instant bascule dans l'horreur du mépris et du rejet. Un mariage basé sur des mensonges, motivé par le désir de ne pas être seul et l'appel de la chair. Voilà en quelques mots, l'histoire de trois personnages – deux hommes vieillissants et une femme aux formes généreuses – aussi drôles que pitoyables. Tour à tour, ils vont se déchirer parce qu'ils cherchent à posséder ce qu'ils n'ont pas, parce qu'ils n'ont pas su – ou pas pu – cultiver leur jardin. À l'aube de leur grand âge, ils tentent de sauver ce qui peut encore l'être, rongés par la peur de la mort, la frustration et leurs fantasmes trop réels pour être pris pour des chimères.

Des dialogues crus, des rapports violents, des personnages clownesques, et l'on entend le public rire. De quoi ? De l'homme. De sa bêtise, si naïve si douloureuse. Qu'importe. Il n'y aucun danger à rire de soi. Dans un espace indéfini qui abrite une chambre, un lit, un café et une rivière, il semble que les protagonistes soient nulle part ou peut-être, tout simplement, submergés par leur problématique identitaire. Au centre du plateau, un cercle. En son sein, l'antre de la femme qui accueillera les deux hommes. Ce lieu ressemble à une arène où les personnages, tel le toréador et son taureau, s'enfoncent des piques. Cette configuration illustre un déchirement intérieur et devient une scène de crime. Trois musiciens, placés en dehors du cercle et du champ de vision du trio infernal, s'accordent aux mots et aux crises d'hystéries : un pianiste, une violoncelliste et un clarinettiste. Qui sont-ils ? Les fleurs de leur jardin ? La beauté du son de leurs instruments associé à un éclairage qui magnifie les éléments et les couleurs du décor, crée une ambiance voluptueuse et surréaliste. Mélange déconcertant de vie et de mort.

Sabine Pinet

De Hanokh Levin - Texte français de Laurence Sendrowicz

théâtrorama
Le panorama du spectacle bien vivant

Yaacobi et Leidental

Publié par Safidine Alouache dans Théâtre le 08 octobre 2009

Des dominos au mariage

Mais pourquoi venir au monde si c'est juste pour jouer aux dominos ? Ou comment tout plaquer, même son meilleur ami, pour prendre du bon temps… Yaacobi a décidé de profiter de la vie. A un âge déjà avancé, il considère qu'il n'a plus de temps à perdre à jouer aux dominos avec son ami Leidental. Après avoir « plaqué » son ami de toujours, le voici parti pour une nouvelle vie. Il aborde la plantureuse Ruth Chahach. Il se persuade qu'il est amoureux de la belle et se marie avec elle. Mais son amitié avec Leidental, qu'en est-il ? Amour et amitié seraient-ils antinomiques ?

Entre Yaacobi et Leidental, c'est une histoire d'amitié usée. A passer trop de temps avec son ami, on passe sans doute à côté de merveilleuses choses. Comme le sexe. Du moins, c'est ce que pense Yaacobi. A un âge où les cheveux sont grisonnants, la pulsion organique peut se réveiller dans un dernier sursaut. Et dans ce sursaut, Yaacobi veut découvrir l'amour, pardon le sexe. C'est sans doute le destin de cet homme, qui a pris conscience de sa modernité tardivement, et qui ne semble pas concevoir une vie réussie sans la conformité d'un mariage saupoudré de sexe. Abandonner son ami pour être à soi.

Union libre

L'énergie du spectacle transporte le spectateur vers du théâtre dont le corps est roi. Ici, les mimiques, le chant, la musique font de la pièce un cocktail savoureux dans lequel le dynamisme des comédiens donne au spectacle couleurs et gaieté. Les costumes sont taillés tout en longueur et largeur. La présence du corps, même quand elle est muette, parle. Le jeu des comédiens est assez tranché, chacun avec sa partition. Emmanuelle Rozès dans le rôle de Ruth Chahach, et tout en rondeur, représente la volupté. Raphaël Almosni dans le rôle de Leidental, plutôt maigre et dans son costume étriqué, est un homme en proie à une timidité maladive devant la vie. Le jeu est tout en tendresse et en émotion avec des tranches d'humour qui donne au personnage de la profondeur. Jean-Yves Duparc, dans le rôle de Yaacobi, plante un personnage rond et clownesque dans le bon sens du terme avec une amplitude de mouvement et une gestuelle bien coordonnées. Yaacobi se décline en personnage tout en humour et émotion même si derrière les répliques se cachent un « arriviste » qui veut arriver à profiter de la vie quitte à écraser Leidental.

Le décor est une scène ronde laissant présager dès la première scène un hommage appuyé au cirque. Le personnage de Yaacobi a des traits tirés avec le teint blafard d'un clown sorti d'un cirque. Le maquillage légèrement accentué, la mine déconvenue, l'habit ouvert, il semble incarner un appétit de vie réfréné par une existence de vieux garçon. Et en vieux garçon, il veut prendre sa revanche comme un jeune homme. Le trio des musiciens violoncelliste, clarinettiste et pianiste campés par Louise Chirinian, Alain Karpati et Marc-Henri Lamande donnent une touche music-hall au spectacle. C'est une pièce où la tendresse et l'humour partagent la scène. Ici, le cirque a rendez-vous avec le chant. La musique avec le théâtre, le cirque avec le cabaret. Toutes les gammes du jeu, vocales et corporelles, sont déployées. Une comédie, trente tableaux et douze chansons composent ce cocktail.

THEATRE online.com

Lundi 5 octobre 2009

Yaacobi et Leidental
Cartoucherie - Théâtre de l'Epée de Bois (Paris)

Hanokh Levin mené tambour battant

Pour la troisième année consécutive, le festival « Un Automne à tisser » attire curieux et connaisseurs au théâtre de l'Épée de Bois. Lieu de rencontres entre public et artistes, il s'est donné pour vocation de sortir les compagnies théâtrales de l'isolement artistique et d'ouvrir une réflexion commune sur la place du théâtre aujourd'hui. En plus des spectacles, le théâtre devient également un lieu de lectures, d'ateliers et de stages animés par les artistes. Le cadre chaleureux de l'Épée de Bois se prête bien à l'exercice. Pour sceller leur participation à cet événement, la compagnie « La Mandarine Blanche » et son metteur en scène, Alain Batis, ont choisi de reprendre Yaacobi et Leidental, comédie hautement grinçante de l'auteur israélien Hanokh Levin.

Las de s'adonner au plaisir quotidien d'une partie de dominos et d'une tasse de thé, Itamar Yaacobi décide de rompre la routine qui le lie à son meilleur ami, David Leidental, et de croquer, enfin, la vie à pleines dents. Il s'est vite entiché de la plantureuse Ruth Chahach, et s'efforce de se persuader de sa volonté d'être heureux. Mais c'est peine perdue, car se battre pour une vie meilleure, chez Levin, est voué à l'échec. Savoir quelqu'un plus malheureux que soi ne suffit pas à rendre heureux : même en présence du désespéré Leidental, Yaacobi ne peut trouver la félicité. Tels des personnages beckettiens, le trio de la pièce passe son temps à penser au lieu d'agir, à s'engluer dans le quotidien au lieu de le changer.

Le décor est un simple manège forain, entouré d'un cercle de bois sur rail, où tout roule et se déplie. Sur la piste, les comédiens ont l'air de clowns tristes, gesticulant à l'excès. À l'image de la vie de ces trois personnages, le décor tourne en rond. Aussi simple qu'une scène de cabaret, la scénographie sert merveilleusement la pièce, lui permettant d'adopter le rythme rapide et enlevé d'un tour de piste et contribuant à l'interprétation farcesque et corporelle.

Alain Batis, qui connaît bien Levin pour avoir déjà monté deux de ses textes, choisit de souligner le grotesque par des costumes typés, des maquillages outrés, déréalisant ainsi les personnages pour mieux les humaniser. Il plonge dans l'exubérance sans hésitation, travaillant certaines scènes comme des moments de vaudeville.

La musique, essentielle dans cette pièce « aux trente tableaux et douze chansons », composée par Cyriaque Bellot, mêle sur scène une exaltante euphorie à des accents tragiques. Endiablée puis mélancolique, la partition prend par moments de charmantes couleurs klezmer et est interprétée par trois musiciens brillants.

… Raphaël Almosni se distingue en un Leidental très fin, au désespoir éperdument drôle, dont le comique révèle à chaque instant le mal-être.

Les comédies de Levin, souvent qualifiées de « grinçantes » ou de « crues », suscitent des réactions ambivalentes. Le spectateur oscille sans cesse entre rire et empathie ; les réactions contrastées de la salle de l'Épée de Bois témoignent bien de la réussite du spectacle.

Alice Carré

Photo : © Estelle Fridlender

Le Monde.fr

09 juin 2012

Pour se remplir de bonne humeur en fourrant sous le lit tous nos mauvais sentiments, il suffit de se lever du pied droit comme Yaacobi, un beau matin en déclarant « Je suis le maître de ma vie ». C'est comme ça, les états d'âme, ça ne s'épluche pas comme des patates, ça tombe sous le sens « Eurêka, j'ai décidé d'être heureux, eurêka j'ai décidé de n'en faire qu'à ma tête ». Cela fait penser aussitôt à l'enseigne délavée du petit pavillon qui jouxte le théâtre de l'Epée de Bois, « Au fol espoir ».

Ce fol espoir, ce feu follet de la vie, éclaire les spectateurs ravis comme des enfants venant de découvrir une nouvelle pousse dans le jardin avec un orchestre d'arbres fruitiers : violoncelle, piano, clarinette et voix.

Car les personnages de cet auteur aussi attentionné qu'un entomologiste vis-à-vis de ses bestioles, sont de drôles de lézards agités, apeurés, très prosaïques en somme. Ils parlent du malheur comme d'une cuillère mal lavée, ils courent après leurs désirs comme à la chasse aux papillons ou à l'ennui, de sorte que cela suffit entièrement à leur train de vie, à la trame de leur existence. Et si, et si pour changer, racontent-ils en fin de piste, je faisais de la politique, je rentrais au couvent…

Avec Hanokh Levin, tout passe à la trappe : l'amour, l'amitié, la sincérité, le sexe. Le désir leur tient lieu de casquette et quand elle n'est plus ensoleillée, ça ne tourne plus rond dans leurs petites têtes, ils rempilent pour un autre tour avec des chansons désopilantes pour se tenir les côtes, et faire rire la galerie des musiciens, observateurs planqués dans les arbres.

Nous avons droit à des tableaux succulents : chambre nuptiale, terrasse de café, jusqu'à celui de l'homme, Leidental qui s'offre en cadeau de mariage. La vie, un jeu de farce et attrape, tout simplement. A partir de ce constat, le « tout est permis » braille comme un nouveau-né.

Notre sens de la bienséance en prend pour son grade, mais nous sommes au théâtre là où il est encore possible d'entendre un ange passer quand la belle Ruth dont l'estomac balance entre deux mâles, avoue « Je suis une salope ».

Voilà un spectacle complet pour les yeux, les oreilles et notre sens aussi de l'équilibre, car ne l'oublions pas la terre continue de tourner et si les chiens aboient après la lune, les hommes aboient après leurs rêves, en symbiose avec les musiciens, anges ou sorciers d'après Hanokh Levin.

Nous avons apprécié la scénographie très sobre qui permet à notre imaginaire et à celui des comédiens d'entrer en piste de façon époustouflante. Et nous avons envie de remercier la traductrice des pièces de Hanokh Levin, Laurence Sendrowicz, l'auteure des « Cerises au Kirsch », les comédiens tous formidables, Raphaël Almosni, Jean-Yves Duparc, Emmanuelle Rozès, les musiciens transportés par la création musicale de Cyriaque Bellot : Louise Chirinian (violoncelle), Alain Karpati (clarinette), Marc-Henri Lamande (piano) et bien entendu, Alain Batis, le metteur en scène, le maître d'œuvre de ce spectacle enchanteur qui devrait faire le tour du monde !

Evelyne Trân

Reg'Arts
Le magazine du spectacle vivant
www.regarts.org

09 juin 2012

YAACOBI ET LEIDENTAL

La compagnie La Mandarine Blanche, présente en juin, un florilège de ses spectacles, quatre en tout, dont « Yaacobi et Leidental », pour quelques jours. Hanokh Levin, mort en 1999 était un auteur phare en Israël, son pays d'origine. Mais son théâtre, prolifique et brillant parle à tout le monde : il évoque souvent la vie d'hommes et de femmes ordinaires, comme ici, où deux amis se séparent. L'un, Yaacobi, lassé de ces éternelles parties de domino sur un balcon, décide de planter là son vieux copain Leidental pour vivre sa vie : il rêve d'aventures, ... il cherche surtout une femme. La femme. Et il la croise, sous la forme plantureuse d'une passante (remarquable Emmanuelle Rozès) De là, un mariage s'organise et l'ami Leidental, décidément crampon, se propose comme, ... cadeau de mariage.

À partir de cette situation biscornue, Levin développe sa farce entrecoupée de chansons (douze en tout) sur des rythmes klezmer. Et c'est jubilatoire et fort. Il faut voir Yaacobi se répéter qu'il a enfin trouvé « celle qui pleurera derrière son cercueil » ou Leidental demander à Ruth « J'ai l'air de quelqu'un qui se laisse exploiter ? « et s'entendre répondre « Oui ! » Les personnages errent dans le décor comme dans la vie. Ils s'enguirlandent, se jalousent, se réconcilient. Les rapports hommes femmes sont bien sûr (avec l'amitié) au centre de la pièce. Levin les voit d'un oeil sombre. Selon lui, le mariage, brandi par la femme, est une étape indispensable : avant, elle accepte tout, par ruse, mais après, elle se rattrapera au centuple. D'ailleurs, au départ de son mari, Ruth laisse échapper : « Et dire que je le voyais déjà passer à la caisse ! » Les scènes burlesques abondent, servies, et comment, par le brio des comédiens : côté clown rondouillard pour Yaacobi, sec et inquiet pour Leidental, magnifique jeu corporel façon Castafiore déjantée pour Ruth. Chaque moment est superbe, on se régale des gags, on goûte les propos acides, les dérapages verbaux, les phrases définitives, que ce soit un hymne au frigo, où un éloge des gros popotins. La poitrine est aussi de la partie : « Les seins sont l'opium des enfants, assène Leidental. Adulte, on continue. Libérons-nous de la tyrannie des seins ! »

On pourrait croire que le propos n'est pas sérieux : et pourtant si, il dit des choses sans en avoir l'air, comme cette fin en demi-teinte, ode aux velléitaires de toujours : « Demain, j'achète un piano ! » chante Ruth. Et le choeur de ses deux hommes de répondre : « Jamais tu n'auras de piano ! »

Raphaël Almosni transcende son rôle de Leidental, le triste raté. Jean-Yves Duparc est un Yaacobi parfait. Leur duo rejoint des figures éternelles, celles de Laurel et Hardy, ou encore Vladimir et Estragon. Dans un décor malin limité par un rideau rouge et une piste tournante, apparaissent une rue, un café ou un lit, quand on n'utilise pas avec sobriété, le hors scène. En bref, la mise en scène d'Alain Batis, empruntant au cirque et au cabaret, fonctionne à plein. Le spectacle, qu'il serait dommage de ne pas voir, a déjà glané, de ci de là, une série d'articles enthousiastes. Il n'y avait aucune raison que celui-ci fasse exception !

Gérard Noël